



# Frontier Blues

Babak Jalali  
Iran



Sur les écrans romands  
dès le 25 août 2010

Cast: Mahmoud Kalteh, Abolfazl Karimi, Khajeh Arzoo Derzi, Behzad Shahrivari, Karima Adabiha, George Hashemzadeh, Hossein Shams; Director of Photography: Shahriar Assadi; Editors: Babak Jalali, Kimiuz Safaei; Art Director: Marjan Goltzar; Sound: Maziar Razaghi; Music: Meaz Dosh; Sound Design: Paul Langwade; Production: Caspian Films Ltd.; Producers: Ginevra Elkann, Saadit Soudavari, Homayoun Assadiha. Written and directed by Babak Jalali

trigon-film

# Frontier Blues

De **Babak Jalali** – Iran – 2009

**Actuellement au CAC-Voltaire Genève et au Bellevaux à Lausanne.**

**Consultez la presse quotidienne pour vérifier les horaires qui peuvent changer d'un jour à l'autre.**

*Hassan vit seul avec son oncle et un âne. Alam travaille dans un élevage de poulet, les oreilles perpétuellement collées à des écouteurs pour ses leçons d'anglais. Il rêve de partir à Bakou avec Ana. Un photographe emmène un musicien pour faire des portraits des traditions de Golestan, où vit tout ce joli monde, non loin de la Caspienne et du Turkménistan. Babak Jalali est retourné saisir le pouls de sa bourgade natale.*

*Frontier Blues agit comme un film d'une mémoire faite de bribes éparses, de clichés, de ces photos anciennes où les personnages devaient poser devant un appareil placé sur un trépied. On pense à cette mémoire fragile de notre enfance ou de notre jeunesse qui retient, non les déroulements, mais surtout les situations, immobiles ou si peu mouvantes. C'est cette esthétique que Babak Jalali a choisie pour son premier film de fiction, en privilégiant les plans fixes moyens ou les travellings latéraux. Ce choix esthétique épouse à merveille l'absence totale de relief de cette région d'Iran coincée entre les contreforts de la chaîne de l'Elbourz, la mer Caspienne et le Turkménistan. Ces plans fixes expriment aussi à merveille une atmosphère d'attente immobile qui imprègne le film. On est d'abord un peu désarçonné par ces personnages qui viennent se placer devant la caméra. Ils la fixent sans bouger durant quelques secondes qui, parfois, semblent durer des minutes. Ils nous donnent le sentiment d'être nous-mêmes ce photographe qui ballade une sorte de ménestrel turkmène et lui demande de prendre la pose. Passé ce moment d'étonnement on commence à saisir et à apprécier l'humour de ces situations que le jeune cinéaste semble vouloir opposer à sa propre nostalgie du pays natal. Un humour décalé, quelques fois réellement proche de celui des Monty Python (dans leurs sketches télévisés) par son ironie mordante, en particulier durant les séances de poses du photographe. Il y a aussi, et surtout, une immense tendresse de la part du réalisateur Babak Jalali vis-à-vis de ses personnages. Frontier Blues semble toujours sur le fil du rasoir, cette recherche d'un équilibre, toujours fragile, de l'image offre de multiples moments de pur cinéma.*

Martial Knaebel

Pour plus d'infos: [http://www.trigon-film.org/fr/movies/Frontier\\_Blues](http://www.trigon-film.org/fr/movies/Frontier_Blues)



*This languid, strangely poetic film from Iran features various characters living in the northern Turkmen region of that country. With very little dialogue, we encounter an uncle who runs a deserted boutique and his weird nephew who loves his donkey. There's a photographer from Tehran who has come to capture the mood of the area through a local musician and his entourage of four kids. And there's also a young man who works on a poultry farm and is learning English so he can leave to the city, maybe with the pretty girl he desires, but has not yet spoken to nor convinced to marry him.*

*Slow, contemplative and quite hypnotic, Babak Jalali's film pulls you into this lonely, Jim Jarmusch-like universe with gentle humor. But you must be patient to fully savor it.*

(NRI / Ciné-Club Persan)

**La sortie du film est organisée en collaboration avec TRIGON-FILMS, le CAC-VOLTAIRE et le CINÉ-CLUB PERSAN**

## Lu pour vous

## Cinéma iranien

Film iranien atypique et décalé, «**Frontier Blues**» de **Babak Jalali** sort en Suisse romande mercredi prochain. Rencontre avec son jeune auteur



Comme trop de bons films présentés en compétition à Locarno, *Frontier Blues* est passé très inaperçu l'an dernier. Pas par tous, heureusement: le distributeur Trigon-Film veillait et, un an plus tard, propose enfin sur nos écrans ce premier opus attachant situé sur les bords de la mer Caspienne. Mieux, il a fait revenir son réalisateur iranien de... Londres, où il habite. Né en 1978 à Gorgan, capitale du Golestan dans le nord-est du pays, Babak Jalali a en effet grandi en Angleterre depuis l'âge de 8 ans, où il a étudié les sciences politiques et le cinéma, à la London Film School. Après un court-métrage de fin d'études remarqué (*Heydar, un Afghan à Téhéran*, 2006), c'est une résidence de la Cinéfondation du Festival de Cannes qui lui a permis de réaliser ce premier long-métrage à la fois très asiatique et pas tant que ça.

**Le Temps:** Qu'est-ce qui vous a poussé à retourner sur votre terre d'origine pour votre premier film?

**Babak Jalali:** Bizarrement, tous mes souvenirs les plus vifs viennent de là-bas plutôt que de mon adolescence en Angleterre, où tout s'est un peu effacé dans la continuité du quotidien. Je ne suis retourné au Golestan qu'à 22 ans pour revoir mes grands-parents et depuis, de vacances en vacances, je suis tombé amoureux de ce lieu très étrange. Il se trouve aussi que durant une rétrospective de cinéma iranien au National Film Theatre, en 1999, j'ai découvert les deux seuls films tournés dans la région, *A Simple Event* et *Still Life* de Sohrab Shahid Saless. Le second, de 1974, est mon film favori. Voilà pourquoi j'ai voulu à mon tour témoigner de cet endroit.

- *On devine une certaine distance dans votre film, mais pas pour autant un regard «occidentalisé»...*
- *Comme il ne se passe pas grand-chose là-bas, que les vies peuvent paraître lentes et monotones, j'ai cherché un style en accord, des plans statiques et plutôt longs. Je sais qu'il y en a qui ne supportent pas, mais moi, c'est de toute façon le type de cinéma que je préfère. Un cinéma du quotidien, comme celui de Yasujiro Ozu, Aki Kaurismäki ou Roy Andersson. En fait, je me sens moins proche du cinéma iranien actuel que de certains cinéastes d'Europe du Nord, dont je partage le sens de l'humour.*
- *«Frontier Blues» mélange quatre histoires qui se croisent à peine. Comment les avez-vous choisies?*
- *C'est l'idée qui m'est venue pour saisir au mieux l'atmosphère de la région: plusieurs récits qui se compléteraient thématiquement, sur des hommes qui désirent ou non quelque chose. En fait, j'en ai écrit et même filmé six. Mais au montage, cela devenait trop confus et j'ai fini par en laisser tomber deux. L'une avec un groupe de vieux qui veulent aller à la mer et l'autre sur un pêcheur et son fils.*
- *On est frappé par l'absence des femmes dans chaque récit...*
- *C'est vrai, il ne s'agit que d'hommes plus ou moins désespérés et de femmes absentes! Parmi mes souvenirs et les récits de mon grand-père mourant, j'ai retenu ce qui traduisait le mieux une certaine mélancolie de la région. Peut-être est-ce aussi parce que je venais de me séparer de mon amie... (rire). Vous voyez, il ne faut surtout pas voir dans ce film un document strictement réaliste. En réalité, il y a là autant de femmes que d'hommes. Tout est vrai, mais filtré. L'homme qui tient le magasin d'habits mal achalandé est joué par mon propre oncle, qui a ouvert et fermé plusieurs boutiques de ce genre. L'acteur qui joue Hassan, son neveu un peu simplet, est vraiment comme ça. Quant au mélange des populations, il est encore plus important que ce que je montre entre Persans et Turkmènes.*
- *La nature plus poétique que politique du film a-t-elle facilité vos rapports avec la censure?*
- *Certainement. J'ai dû soumettre le scénario, mais personne n'est venu vérifier sur le tournage. J'en ai profité pour rajouter trois scènes qui n'auraient jamais passé: le musicien qui boit seul son alcool «maison», Hassan qui embrasse un mannequin et le chauffeur de taxi qui entonne une chanson marxiste. Le film passe pour iranien parce que l'essentiel de l'équipe est iranienne, mais en fait, il n'est jamais passé en Iran. Il faut aussi dire que la censure s'est beaucoup durcie depuis les dernières élections.*
- *La musique ajoute beaucoup...*
- *Elle a été composée par un ami israélien de Berlin, Noaz Deshe, qui préfère que je dise qu'il «vient du futur»! (rire) Je ne voulais surtout pas de musique ethnique et il m'a composé ce thème magnifique. On entend aussi Françoise Hardy alors que j'avais d'abord pensé à Boney M. Mais le film kazakh Tulpan m'a devancé, et les paroles de «Tous les garçons et les filles» résonnent finalement mieux avec mon film.*
- *Un récit montre un photographe qui impose ses clichés sur la réalité locale. Une crainte personnelle?*
- *Oui. A la fin de mes études, je suis allé tourner là-bas un petit documentaire que j'ai abandonné pour cette raison. J'ai fini par réaliser une fiction à Téhéran. Pour Frontier Blues, j'ai voulu éviter à tout prix l'exotisme, au point que le musicien que suit ce photographe ne chante qu'une seule fois – et une fois seul! Quant au photographe venu de Téhéran, il est représentatif de tous ces Iraniens qui ignorent la diversité de leur propre pays.*
- *La tonalité du film fait penser à un adieu. Une impression trompeuse?*
- *En ce moment, je travaille sur un projet anglais. Si un jour je refais un film là-bas, il sera sans doute très différent. Mais j'y compte bien, parce que le Golestan est devenu le lieu que je préfère au monde.*